

NOHA BAZ

Préface d'Olivia de Lamberterie

Il n'y a pas de honte à préférer le bonheur

Droits d'auteur
intégralement
reversés
à l'association
Les Petits Soleils

ALISIO
Témoignages & Documents



Il n'y a pas de honte à préférer le bonheur

Pédiatre, gastronome par passion, **Noha Baz** a fondé il y a vingt ans l'association Les Petits Soleils, qui assure des soins gratuits aux enfants défavorisés vivant au Liban. C'est après avoir vu le directeur de l'hôpital de Beyrouth refuser des soins à un jeune garçon qu'elle a décidé de s'engager auprès des enfants victimes de la guerre.

Considérée comme l'une des femmes les plus influentes du Liban, et les plus inspirantes au monde, elle se raconte pour la première fois dans un livre touchant, pétillant et sensible... Profondément humain.

« La vie de Noha Baz réhabilite la bonté dans toute sa splendeur. Je suis profondément admirative de son énergie, de sa curiosité insatiable, de son art de débusquer la beauté dans toutes les choses de la vie. »

Olivia de Lamberterie

ISBN 978-2-37935-038-2



16 euros
Prix TTC France

ALISIO
Témoignages & Documents

RAYON : TÉMOIGNAGES

**Il n'y a pas
de honte à préférer
le bonheur**

**Suivez toute l'actualité des éditions Alisio sur le blog :
www.alisio.fr**

Alisio est une marque des éditions Leduc.s

Conseil éditorial : Sophie Carquain
Suivi éditorial : Claire Duvivier
Relecture/correction : Marjolaine Revel
Mise en pages : Nord Compo
Design de couverture : Célia Cousty

© 2019 Alisio,
une marque des éditions Leduc.s
10, place des Cinq Martyrs du Lycée Buffon
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-038-2

NOHA BAZ

**Il n'y a pas
de honte à préférer
le bonheur**

Λ L I S I O

Témoignages & Documents

*« Le vrai écrivain n'est pas celui
qui raconte des histoires, mais
celui qui se raconte dans l'histoire.
La sienne et celle, plus vaste, du
monde dans lequel il vit. »*

Philip Roth

PRÉFACE

Noha Baz vue par Olivia de Lamberterie

Une Noha Baz peut en cacher une autre. C'est par le biais d'Instagram que j'ai croisé les mille et un chemins qu'aime arpenter cette femme multiple et unique. J'ai d'abord rencontré la lectrice. Cette généreuse, aux journées bien remplies (mais je ne le savais pas encore), prenait le temps de m'envoyer des messages exquis après mes chroniques littéraires à *Télématin*. À ses mots, je comprenais qu'elle lisait comme dix, tous les genres, avec voracité et curiosité. Impressionnée par sa culture, j'imaginais cette dévoreuse comme une belle oisive ! Curieuse, je me suis abonnée à mon tour à son compte Instagram où j'ai découvert une farandole de mets plus appétissants les uns que les autres, des images célébrant la gastronomie de toutes les couleurs et de toutes les saveurs. Je dois avouer que cet art m'est inconnu : dans mon propre appartement, je connais à peine le chemin de la cuisine ! Mais il se dégageait des photos de Noha bien autre chose qu'un délicieux fumet. Je cédaï à la gaieté de ses partages, à son amour communicatif d'un art de vivre. C'est si rare de rencontrer la vraie joie. Pas ces faux sourires en toc, mais ce réel don de soi. Derrière la lectrice, je découvrais la gastronome, l'amie des grands chefs, l'épicurienne soucieuse de transmission. Noha devint ainsi comme une amie

imaginaire, dont je suivais les périples entre Paris et le Liban, ce pays découvert grâce à mon amie Diane Mazloun, et que j'avais trouvé si captivant et si incompréhensible. Ses photos étaient de petits phares les soirs de mélancolie.

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un jour un article de *L'Express* posté sur son compte : ma lectrice, ma gastronome, ma belle oisive s'avérait pédiatre ! Et quelle pédiatre ! Elle avait créé « Les Petits Soleils » afin d'offrir une égalité de chances et de soins aux enfants des familles démunies, aux enfants victimes de la guerre. Lorsque son grand livre bleu *La Recette d'où je viens*, magnifique hymne aux recettes de famille, parut, je traversai tout Paris pour aller la saluer à la soirée de lancement. Je découvris « en vrai », comme disent les enfants, mon héroïne aux mille et une vies. D'imaginaire, Noha devint une amie de rêve.

Quel bonheur aujourd'hui de découvrir dans ce livre écrit d'une plume gracieuse l'abécédaire de son existence. Son enfance, ce pays dont elle n'est jamais vraiment revenue, à Alep puis au Liban. Sa vocation de médecin, ses études à Paris, son internat qu'elle choisit d'effectuer à Beyrouth, son mari (leur rencontre est merveilleuse), ses filles, tous ces enfants qui ont retrouvé santé et dignité grâce à elle. Certaines scènes sont imprimées à jamais dans ma mémoire. Je suis profondément admirative de son énergie, de sa curiosité insatiable, de la manière qu'elle a eue de sortir des clous d'une famille traditionnelle pour n'en faire qu'à sa tête, de son art de débusquer la beauté dans toutes les choses de la vie.

Quelle émotion aussi de découvrir, comme dans un roman, les fils secrets qui me reliaient à elle, sans que nous le sachions. C'est dans les fiches cuisine de *ELLE*, où je travaille depuis vingt-cinq ans, que Noha puisa ses premières recettes. Nous partageons la même passion pour Proust, la même adoration pour Camus, les mêmes chagrins également. Par pudeur, je dirais seulement que le monde se divise entre ceux qui connaissent la douleur de perdre une sœur ou un frère, et les autres.

« Les gens vraiment intelligents ne sont jamais méchants » disait Françoise Sagan. Et comme souvent, elle parlait d'or. Par quel imbécile truchement, la méchanceté et son cortège de cynisme, roueries et autres malheurs fascine-t-elle autant le monde, notamment les jeunes générations attirées dès la cour de récréation par les caïds, alors que la bonté a si mauvaise presse ? La vie de Noha Baz (et elle a encore de longues années devant elle) réhabilite la bonté dans toute sa splendeur. Elle traverse le monde avec lucidité, les yeux dessillés par les horreurs de la guerre dont elle a entendu les échos dès l'enfance, dont elle voit les ravages dans l'exercice de son métier de pédiatre. Par sa manière de faire le bien sans céder à l'austérité, elle rend à la générosité toute sa noblesse. Non, chère Noha, « il n'y a pas de honte à préférer le bonheur » car celui-ci, écrivait notre cher Jean d'Ormesson, « tombe, comme par hasard, sur la tête et dans le cœur de ceux qui, loin de s'occuper d'eux-mêmes, s'occupent plutôt d'autre chose – et des autres. »

Olivia de Lamberterie

INTRODUCTION

Nos vies ressemblent à ces bouteilles remplies de sable, souvenirs silencieux de vacances au soleil, prisées par les touristes du monde entier. Elles sont remplies de couches multicolores et la succession de leurs strates fait émerger au final, comme par miracle, une belle image. Dans le sablier de nos vies, les périodes se superposent lentement, faites de jours clairs ou sombres, gris, éclatants ou lumineux. Progressivement, au fil de notre vécu, nous devenons ce que nous sommes. J'ai écrit cet ouvrage comme on remplirait une de ces bouteilles : par strates. Être libanaise, c'est de toute manière être faite de strates obligées, dictées par une histoire chaotique.

Au Liban, l'ultramoderne côtoie au quotidien des vestiges millénaires. À Beyrouth, les strates de l'ancienne Beryte ne se rencontrent pas seulement dans les musées, mais souvent à ciel ouvert. Le long de la corniche de Raouché, où je fais souvent un jogging matinal, les bancs au design contemporain très inspiré de Lena Kelekian, déesse nationale de la mosaïque moderne, déploient leurs couleurs chatoyantes sous le clocher bientôt bicentenaire de l'université américaine.

La ville tout entière est une succession de paradoxes architecturaux. Les petites maisons centenaires en pierre de taille et toits rouges se recroquevillent à l'ombre des gratte-ciel, le long de trottoirs irréguliers défiant toutes les règles de l'urbanisme.

Il n'y a pas de honte à préférer le bonheur

Entre les décombres que l'on déblaye encore et ceux que l'on restaure, on trouve partout des vestiges polis par le temps qui nous rappellent quotidiennement notre histoire.

J'aime profondément ce pays qui m'a donné des ailes malgré ses crises et ses guerres. Sa mosaïque humaine, témoin d'un pays riche de dix-huit communautés, m'a nourrie de couleurs, de saveurs et de traditions. Même s'il vogue constamment entre misère et paillettes, luxe et privations, il exprime en permanence, avec la mer et le soleil en toile de fond, une seule constante : la vie.

Avril 2017. En cette fin d'après-midi, Beyrouth est habillée de vermillon et pailletée d'or. À l'heure du soleil couchant, l'air est doux, saturé du parfum d'orangers en fleurs mêlé à celui des premiers gardénias.

Devant une bâtisse aux murs ocre se presse une foule compacte et chamarrée, entourée du service d'ordre musclé qui accompagne les cérémonies officielles. Nous sommes à la veille de la commémoration de la guerre civile et, sur ce qui fut l'ancienne ligne de démarcation, à l'angle des rues de Damas et de l'Indépendance, au carrefour Sodeco, c'est jour de fête. Le Tout-Beyrouth politico-socioculturel célèbre la naissance d'un nouvel espace dédié au savoir et porteur de mémoire, mais résolument tourné vers l'avenir : « Beit Beirut », la maison de Beyrouth.

La date choisie est aussi symbolique que cette maison jaune construite en 1924, devenue malgré elle synonyme de résilience. Point de repère stratégique entre les deux Beyrouth, celle des quartiers chrétiens à l'est et des quartiers musulmans à l'ouest, l'immeuble avait abrité snipers et combattants aux identités et appartenances diverses, changeant au fil des épisodes de la guerre. Quinze années de violence jamais pareille, toujours recommencée.

La réhabilitation de ce véritable temple de la mémoire a été rendue possible grâce au jumelage entre les villes de Beyrouth

et de Paris. Après moult péripéties, le projet avait finalement vu le jour et c'était un véritable tour de force. Les arcades de style ottoman au crépi centenaire s'ornaient désormais de béquilles en béton armé et de pansements boulonnés patiemment posés. Les équipes d'architectes libanaises (menées par Youssef Haidar) et françaises avaient pratiquement réparé les murs à la seringue, préservant leurs escarres de guerre et laissant leurs graffitis intacts. J'écoutais sur fond de duo de rossignols le discours du représentant de Bertrand Delanoë. Le maire de Paris, qui avait porté le projet à bout de bras, n'avait pas pu faire le déplacement ce jour-là. Du Falamanki, le café bistrot juxtaposé à l'édifice, montaient des volutes de narguilés. Je fermais les yeux en humant avec délice leur parfum miellé. Dans un flot de souvenirs, au fil des mots, les images d'hier se juxtaposaient en rafales et s'étiraient le long de la façade qui tentait à nouveau de sourire. Images de guerre impossibles à effacer... Le quartier de mon adolescence était situé, au début du conflit, à une centaine de mètres plus loin.

Je me revoyais accompagner ma mère chez Nagib, son coiffeur préféré, dont le salon se situait au rez-de-chaussée de la maison jaune. Ce virtuose des coups de peigne était également l'artisan des plus beaux chignons de la ville. Dans une ambiance parfumée de cafés à la cardamome offerts à la chaîne, les dames aux bigoudis installées sous leurs casques faisaient mes délices par leurs gloussements et leurs commérages. À moitié anesthésiées par les vapeurs de laque et d'ammoniaque, elles punctuaient toutes leurs phrases par des « ma chééerie » roucoulements, en attendant l'intervention de l'artiste, puis celle de son adjointe, l'indispensable Naimeh, manucuriste chevronnée, pour une pose de vernis.

Naimeh était un vrai personnage de roman de Naguib Mahfouz, un de mes auteurs arabes préférés. Plantureuse, toujours généreusement maquillée, elle racontait d'une voix rauque ses histoires de cœur en limant les ongles des clientes du salon. En attendant que le vernis sèche, tirant sur sa cigarette, elle lisait aussi dans le marc de café. Avec force soupirs et exclamations, elle décodait avec certitude les signes envoyés par le destin, venus se loger entre les lignes d'arabica. Il y était toujours question de rentrées d'argent et de solutions miraculeuses à diverses situations mystérieusement bloquées. Elle devinait toujours un cheval, symbolisant l'arrivée du prince charmant pour les célibataires, et l'arrivée d'un enfant pour les jeunes mariées. Pour toutes les autres, succès et réussites à la chaîne, exponentiellement proportionnels aux pourboires qui lui étaient offerts. J'aimais sa gentillesse et m'amusais de sa gouaille. En me serrant sur sa poitrine et me couvrant de baisers, elle me chuchotait de ne pas grandir trop vite... et puis, le regard rêveur, elle reprenait sa lime et se remettait à fredonner, tout à coup mélancolique, de romantiques mélopées en me faisant des clins d'œil complices et en prédisant à ma mère mille et un bonheurs.

Le spectacle était souvent interrompu par l'arrivée d'un cireur de chaussures, jeune homme frêle d'une quinzaine d'années. Arrivé des quartiers d'en face, il faisait l'objet de regards courroucés remplis de dédain. Il était invariablement renvoyé avec des propos agressifs qui maudissaient ses semblables, ces mendiants des banlieues grignotant tous les jours un peu plus la ville. Nous étions début 1975, les jalons de la guerre étaient déjà clairement posés, mais Beyrouth était trop étourdie de bals et de fêtes pour les voir.

Juste à côté du coiffeur, il y avait Jean-Hannah l'épicier, dont la devanture était décorée en permanence de maalal, barbes à papa rose fuchsia tassées dans des sacs en plastique transparent et disposées en arcs de triomphe. Fidèle à la tradition des échoppes de quartier qui parsemaient la ville, Jean-Hannah proposait pêle-mêle boîtes de conserve, fromages fondus, fruits et légumes, magazines, plumeaux et produits ménagers. Les sourires de Johnny Hallyday dans mon *Salut les copains* se retrouvaient invariablement parfumés de savon baladi au laurier, d'écorces de mandarine et d'une vague odeur de naphthaline. Mélange unique de senteurs, synonyme pour moi des souks de Beyrouth d'avant-guerre.

Sirotant une coupe de champagne, indifférente à l'agitation qui entourait l'inauguration, je continuais ma balade au pays des souvenirs, me remémorant les bruits sourds des bombardements arrivés quelques mois plus tard. Leur violence s'était chargée de redessiner le plan de la ville et nous avait réduits à vivre dans une moitié de Beyrouth et une poignée de rues transformées en labyrinthes compliqués. Les sacs de sable avaient remplacé les sacs rose fuchsia. Nagib et Jean-Hannah avaient disparu.

Il avait alors fallu ruser pour contourner l'immeuble et ses francs-tireurs cachés dans les étages. Une mousse verdâtre était venue se nicher entre les colonnes de la façade et quelques hirondelles y avaient même fait leur nid.

Une fois les discours terminés, une invitation à visiter les lieux me tira de ma rêverie. Je retrouvai avec émotion le carrelage pratiquement intact du salon de coiffure. Dans l'épicerie de

Introduction

Jean-Hannah, des graffitis le long des murs décoraient les étagères où étaient jadis entreposés côte à côte friandises et liquide vaisselle.

Je souris aux souvenirs et me promis d'en rattraper un jour le fil, de raconter un peu de ce pays, de son incroyable force de résilience et du courage de ses habitants.

Une guerre laisse en toute personne qui l'a vécue des traces indélébiles, et la mémoire demeure un jardin secret avec des recoins que l'on préfère oublier. Mon témoignage de ces moments est fidèle à ce que j'ai toujours choisi : préférer l'amour à la haine et le pardon à l'oubli.

Parce qu'il n'y a pas de honte à préférer le bonheur...

AÎNÉE

La place dans une fratrie détermine comme on le dit un caractère, et s'il y en a une qui illustre l'adage, c'est bien celle de l'aîné. En naissant en premier, on fait certes découvrir à ses parents les joies de la parentalité... mais l'on devient également le cobaye de leurs prouesses pédagogiques.

Avec l'arrivée de trois enfants en trois ans, puis d'un quatrième quelques années plus tard, mes parents étaient très soucieux de nous donner une éducation moderne et éclairée. Leur longue attente leur avait donné le temps de rêver l'enfant idéal et de lire mille et un manuels d'éducation. Toujours à l'affût d'une nouvelle parution, ils avaient découvert et adopté un imposant livre rouge écrit par un certain docteur Spock. Ce monsieur prescrivait en réalité un véritable service militaire. Au programme : discipline rigoureuse, sieste obligatoire et heures de jeu chronométrées.

Être l'aînée sous le régime du docteur Spock, c'était vivre en dictature de perfection permanente. Pas vraiment de quoi rigoler... Surnommée déjà à dix-huit mois « la grande », je n'avais pas une place de choix ni de droit, mais de devoir : chef d'équipe et exemple en béton pour mon frère et mes deux sœurs. Cela donne un sens certain de la responsabilité et, heureusement, pas mal d'autonomie.

Malgré les invitations quotidiennes à la perfection, ma curiosité déjà en éveil, j'étais toujours à la recherche d'une nouveauté à explorer et ne tenais pas en place. Je collectionnais bêtises et désobéissances, franchissant régulièrement le mur mitoyen de notre jardin pour débouler dans celui de notre voisin, le consul général de France. Ce charmant monsieur formait avec son épouse un délicieux couple sans enfant et tous deux me surnommaient affectueusement, au gré de l'humeur du jour, « l'ouragan » ou « la tornade », et ils me couvraient de friandises en secret. La seule chose qui me tenait assise plus d'un quart d'heure était la lecture. Il fallait me raconter une histoire ou me lire un livre ; la télévision étant totalement prohibée par le bon docteur Spock et ses disciples.

Un souvenir cuisant de cette époque est lié à ma passion toujours présente de marcher pieds nus. J'avais décidé que les chaussures étaient un accessoire totalement inutile. Impossible de me faire entendre raison : dès que j'étais chaussée, je me déchaussais illico... jusqu'à cette brûlure de la plante des pieds survenue lors d'un des nombreux voyages de mes parents, et qui valut à mon grand-père Léon, cette crème d'homme, quelques extrasystoles. En galopant sur un cheval imaginaire, j'avais posé le pied par mégarde sur une plaque de four incandescente, étalée sur le sol de la cuisine. Hurlements, course au centre hospitalier, pansement énorme et béquilles pendant deux semaines, heureusement sans aucune séquelle.

Ma place d'aînée, par son devoir d'exemplarité permanente, m'a valu aussi d'étranges moments que j'aurais volontiers délégués. Le premier à l'âge de huit ans, après notre déménagement à Beyrouth, suivi par d'autres, au moment des nombreuses

migrations familiales rendues obligatoires par la guerre. La scène commençait toujours par : « Tu es l'aînée, ce sera à toi de réagir. » Moments solennels où, poussés par l'incertitude des lendemains, mes parents étalaient pêle-mêle sur la table de la salle à manger de grandes enveloppes remplies de papiers et d'anciennes boîtes à bijoux, en me racontant leur histoire et en m'expliquant ce qu'il fallait faire « au cas où »... Mal à l'aise, le cœur serré, je contemplais ces documents auxquels je ne comprenais rien, ces bijoux synonymes de mille et un drames à venir, et je me disais que tout cela était décidément bien encombrant.

À huit ans, on n'envisage pas la vie sous un angle administratif, et encore moins dramatique. C'est une des raisons probables de mon manque d'attrait total pour les bijoux et tout luxe qui enchaîne. Une première dans l'histoire familiale. Je garde de très belles parures offertes à l'occasion de mon mariage et de diverses réussites, que j'aère parfois le temps d'une cérémonie importante. Les pierres clignent des yeux lorsque je les sors de leurs écrins. Je les porte toujours avec tendresse, leur seule valeur pour moi étant celle du souvenir.

ALEP

Mon histoire commence ici, à l'aube des années soixante, dans cette ville carrefour de cultures et de civilisations. Sur la photo sépia, un couple sourit, heureux de serrer dans ses bras ce bébé tant attendu, arrivé après huit ans de mariage. Je suis enveloppée de tulles et de dentelles ; c'est le jour de mon baptême. Des photos comme celle-là, j'en ai des dizaines... Mon père, fou de technologie, étrennait ce jour-là un nouveau Leica. En ce début du mois de juin, l'été se laisse deviner et la ville exhale timidement des effluves acidulés de jasmin et de cerisiers en fleurs. L'air est doux, la joie est bien là et tout est prétexte à faire la fête. Un mois de dragées, de champagne, de gourmandises et d'éclats de rire... que l'on m'a raconté des dizaines de fois.

Ce que nous sommes relève-t-il de notre lieu et de notre contexte de naissance ? Je le pense sincèrement. Le premier regard que l'on pose sur nous, la façon dont nous sommes accueillis, les premiers parfums que nous respirons constituent nos premières émotions, déterminantes dans la façon que nous aurons de percevoir plus tard le monde.

D'Alep, j'ai gardé un certain art de vivre. Celui qui consiste à trouver la joie dans les petites choses du quotidien, à bâtir la vie au rythme des saisons et de leurs gourmandises, en faisant une confiance totale à la nature et en tirant une sagesse apaisante :

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Il n'y a pas de honte à préférer le bonheur

Noha Baz

Préface d'Olivia de Lamberterie



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

A L I S I O